BULLETIN CRITIQUE

[La Rédaction publie à cette place les comptes-rendus d'ouvrages récemment parus qui ont une portée générale, qui intéressent une discipline, un genre, une doctrine, une méthode, un principe, en réservant aux périodiques spéciaux la critique des ouvrages de sujet restreint. Les auteurs et éditeurs sont priés d'adresser les publications susceptibles d'être annoncées, et éventuellement les notices qui s'y rapportent, au rédacteur en chef de la *Revue :* M. J. Marouzeau, 4, rue Schœlcher, Paris, XIV^e^.]

I. — Publications bibliographiques.

Il m'est agréable de commencer ce Bulletin critique par l'annonce de la *Bibliographie de M. Émile Chatelain*, publiée par la librairie Champion, hommage des bibliothécaires de la bibliothèque de l'Université à leur Conservateur à l'occasion de son soixante-treizième anniversaire (prix de souscription : 20 fr.).

La Société des Études latines sera heureuse de s'associer à cet hommage, et les lecteurs verront avec une curiosité admirative défiler sous leurs yeux les 342 titres de cette imposante Bibliographie où tout se trouve, depuis les jeux d'humaniste et les poésies latines de circonstance jusqu'aux austères manuels et dictionnaires de classe, depuis les menus articles et comptes-rendus épars dans les Revues jusqu'aux œuvres monumentales de paléographie qui marquent le point culminant d'une vie où il n'y a guère eu de « dies sine linea ».

En même temps que ce volume, nous recevons le dernier tome paru des « Annales de l'Est » (Berger-Levrault, éditeurs), qui est consacré à des *Reliquiae d'Albert Collignon*, professeur à la Faculté des lettres de Nancy.

Ce volume contient également une Bibliographie riche et variée qui dépasse de beaucoup le cadre du latin, mais où les études sur Virgile, Pétrone, Lucain... tiennent une place honorable.

Dans le domaine de la bibliographie, je dois signaler encore aux lecteurs soucieux de compléter leur bibliothèque :

1° le *Oxford University Press general Catalogue*,

qui vient de paraître en 4^e^ édition sur 476 et 128 pages! Plus de cinquante pages y sont consacrées à l'antiquité classique, où pourront pui-

ser ceux que n'effraie pas le cours de la livre (il est bon de savoir qu'une exposition permanente, où ne se fait, du reste, aucune opération commerciale, a été organisée par les Presses d'Oxford au Pavillon Ambroise Paré, 19, avenue d'Orléans, XIV[e]);

2° Le *Catalogue général de la librairie française* (continuation de Lorenz 1840-1885 et de Jordell 1886-1918), dont les volumes XXVIII (Matières) et XXIX (Auteurs) sont annoncés par la librairie É. Champion;

3° Le *Katalog XLV* de J. Halle, München, qui porte comme titre particulier : *Zur Geschichte des Humanismus*. L'ouvrage, qui contient les titres et descriptions succinctes de 953 volumes, est divisé en trois parties : Écrits d'humanistes et de poètes néo-latins; Ouvrages d'enseignement, grammaires, dictionnaires, etc.; Éditions d'auteurs grecs et latins. Il y a là une mine précieuse de renseignements pour quiconque veut suivre l'histoire des études gréco-latines du xv[e] au xvii[e] siècle.

En même temps que ce dernier Catalogue, je reçois d'Allemagne le monumental

Handbuch der Bibliographie, de G. Schneider (Leipzig, Hiersemann, xvi et 544 pages),

qui vient de paraître en deuxième édition, la première, encore récente, à peine épuisée. Il suffira ici de signaler les titres de chapitres de la première partie : principes, fondement et concept de la bibliographie; le travail bibliographique; les livres et les hommes; titres, formes et genres des ouvrages bibliographiques; leur préparation : matériaux et classement; histoire de la bibliographie. Une seconde partie énumère et caractérise les ouvrages bibliographiques dont on dispose dans chaque langue et dans chaque pays, avec des statistiques intéressantes[1].

Il n'y a pas dans cet ouvrage de chapitre consacré spécialement à l'antiquité classique, non plus que dans le petit manuel publié presque en même temps par les soins de la *Fondazione Leonardo* de Rome, dans la série des « Guide bibliografiche » :

La bibliografia, par G. Fumagalli. Roma, 1923, lxxxix et 165 pages in-16.

M. G. Fumagalli, qui est le roi de la bibliographie (qu'on en juge par la place qu'il a été obligé de se donner à lui-même dans son ouvrage : cinquante-quatre renvois à l'index!), n'a malheureusement voulu faire dans ce petit volume que la bibliographie italienne; or, qu'est-ce que la

1. Où l'on verra, par exemple, comment la production littéraire depuis la guerre a repris en Allemagne la même intensité qu'en 1914 (34,000 ouvrages par an), alors que dans les pays « vainqueurs », Angleterre, Belgique, France, Italie, elle n'atteint guère que la moitié de la production d'avant-guerre (en France, 6,000 contre 12,000 environ)!

bibliographie d'un pays? est-il possible de limiter géographiquement un domaine qui, par définition, n'a pas de frontières, celui de la documentation? Il est un seul point peut-être sur lequel l'ouvrage nous donne des renseignements suffisants, c'est celui qui concerne les bibliothèques italiennes, si riches en manuscrits latins : quiconque a eu à faire des recherches dans les bibliothèques de Florence et de Rome appréciera le chapitre XIII, où se trouvent réunis tous les renseignements essentiels sur les fonds de manuscrits. En revanche, le lecteur sera déçu par l'exiguïté du chapitre X *b* où, sous le titre « Philologie classique », figurent en tout et pour tout deux ouvrages, dont le petit manuel, également publié par les soins de la « Fondazione Leonardo » :

V. Ussani, *Lingua e lettere latine*. Roma, 1921, 95 pages in-16.

Conformément au type de la collection, qui s'intitule « Per la cultura italiana », ce manuel, lui aussi, est limité à la production italienne, et encore il se propose non pas même de faire connaître l'histoire récente des études latines en Italie, mais seulement « de contribuer à la diffusion de la production italienne », en signalant les principaux ouvrages qui méritent encore aujourd'hui d'être consultés et utilisés. Ce petit ouvrage se divise en deux parties : une Introduction générale sur le développement de la science du latin en Italie et un Index alphabétique des auteurs et des ouvrages. L'auteur montre comment l'avènement de la méthode historique et analytique en Italie, déterminé ou favorisé par l'influence germanique, remonte bien au delà de la fondation du royaume, jusqu'au début du XIX^e^ siècle; comment, dans le domaine de l'histoire littéraire, l'« euristique », qui recueille les matériaux et les faits, a fait oublier un peu la tâche nécessaire de la critique; comment le domaine de la grammaire a été négligé, au point qu'on ne peut citer pendant la période récente ni une grammaire véritablement scientifique ni une grammaire proprement scolaire, mais seulement des manuels participant de l'un et de l'autre caractère. On trouvera dans l'exposé plus d'une suggestion de nature à inspirer et à guider non pas seulement les Italiens, mais tous les travailleurs qui cherchent leur voie dans le domaine de la philologie latine. Mais dans cet ouvrage comme dans le précédent on regrettera que l'auteur reste l'homme d'un pays (il va sans dire que le reproche s'adresse à la collection, et non pas à l'auteur); le bibliographe peut bien et doit même à l'occasion limiter ses enquêtes et rapports à un domaine scientifique, mais il ne saurait y avoir pour lui de domaine géographique; il est citoyen du monde de la science.

J'ai déjà signalé dans cette Revue les travaux bibliographiques de M. Besnier. Tous les historiens de l'antiquité suivaient avant la guerre sa *Chronique d'histoire ancienne grecque et romaine*, dans la *Revue des questions historiques*.

La grande catastrophe a interrompu le cours de cette bibliographie; nous avons eu le plaisir de la voir reparaître en 1921-1922; l'année 1922, publiée en janvier 1924, vient d'être suivie de près par l'année 1923. Malheureusement, en dépit du soin que met l'auteur à reprendre dans chaque année nouvelle ce qui lui a échappé l'année précédente, le format diminue d'année en année : 48>28>19 pages. Au moins, si les relevés ne prétendent pas à être complets, ont-ils l'avantage d'être agréablement présentés et clairement ordonnés, de se prêter aisément à la lecture et de donner une bonne vue d'ensemble du travail de l'année. Il faut ajouter que M. Besnier, bibliographe infatigable, publie en même temps avec M. R. Cagnat une

Revue des publications épigraphiques

dont le dernier fascicule vient de paraître dans le tome XVIII de la *Revue archéologique* (bibliographie relative à l'antiquité romaine pour 1923).

Quitterai-je ce chapitre de la bibliographie sans me citer moi-même? Il faut bien signaler que la *Revue de philologie* a réalisé cette année le tour de force de mettre à jour ses deux publications bibliographiques :

Revue des Revues et *Revue des Comptes-rendus*.

On sait que ces deux recueils embrassent tout le domaine de l'antiquité gréco-latine, sans excepter aucune discipline, depuis l'époque préhistorique jusqu'à la fin des périodes gallo-romaine et byzantine. Là aussi la guerre avait exercé ses ravages; depuis 1920, on s'est appliqué à combler les lacunes des années terribles : le dernier fascicule paru de la *Revue des Comptes-rendus* (bibliographie de 1923) a 110 pages, et le dernier de la *Revue des Revues* (bibliographie de 1922) 250 pages, qui contiennent plus de 3,000 abstracts empruntés à près de 300 périodiques. La *Revue des Revues* de 1923, qui va paraître incessamment, sera encore plus considérable et permettra d'attendre la Bibliographie rétrospective des années 1914-1923, qui doit paraître en 1925, et reprendra en la complétant toute la documentation des années de guerre et d'après-guerre. Il n'est peut-être pas inutile de rappeler que l'éditeur, M. Klincksieck, met en vente par fascicules séparés chacune de ces bibliographies annuelles.

II. — Livres d'enseignement.

Je reçois coup sur coup deux livres de classe inspirés d'une même idée; l'un, classique depuis longtemps, est le

Dictionnaire étymologique latin de M. Bréal et A. Bailly (leçons de mots, cours supérieur),

qui vient de paraître en onzième édition à la librairie Hachette. Il n'y a

plus à faire l'éloge de ce livre toujours jeune, que l'on a plaisir à feuilleter pour y retrouver la science aimable, vivante, imagée, qui d'un dictionnaire a su faire un véritable livre de lecture. Ce n'est pas seulement la connaissance des mots que l'élève y trouve, c'est, sans qu'il y paraisse, les éléments les plus suggestifs d'une histoire de la langue, d'une stylistique, et je dirais presque d'une histoire de la pensée et de la civilisation latines.

Le volume jumeau est un

Vocabulaire latin (familles et groupements de mots), que M. L. Clédat vient de faire paraître à la librairie Colin (VIII et 265 pages. Prix : 10 fr.).

L'auteur n'a prétendu faire qu'un aide-mémoire pour l'apprentissage du vocabulaire et un guide pour la traduction. M. Clédat est un des savants qui ne dédaignent pas d'être pédagogues : il se met « à la place de l'élève », et lui offre les moyens de se débrouiller sans trop de peine dans le chaos du lexique et le labyrinthe de la grammaire : une série de petits chapitres groupent les familles des verbes usuels *esse*, *habere*, *tollere* et *ferre*, *dare*, *stare*, *sedere*, *cedere*, *gradi* et *ire*, *capere*, *uidere*, et les catégories de verbes en *-cere*, *-gere*, *-scere*, etc.; un grand chapitre forme un lexique général (p. 56-237). M. Clédat, qui a eu l'idée de ce livre en guidant lui-même l'enseignement d'un enfant, aura vu l'avantage de séparer du lexique les mots réservés qu'il groupe dans la première partie; il a, du reste, eu soin de les regrouper ensuite dans un index final pour épargner à l'élève une double recherche.

Son idée maîtresse a été de faciliter l'apprentissage du vocabulaire, et il a sacrifié à ce but toute autre préoccupation; aussi serions-nous mal fondés à lui chercher chicane au nom de la méthode scientifique. Il me semble pourtant qu'il fait un peu bon marché de l'étymologie, qui est après tout à la source d'un dictionnaire par familles : on ne peut plus, malgré Bréal, rattacher *pāricida* à *păter;* on ne peut plus faire de *au-* (*aufero*) l'équivalent phonétique de *ab;* on a renoncé à voir dans la formule de salutation (*h*)*aue* un impératif de *aueo;* on ne peut pas dire que *nec* (= *ne* + *c*) est « la forme que prend *ne* dans *necopinans* »..., et surtout il n'est peut-être pas très prudent d'orienter les élèves, fût-ce par pur souci mnémotechnique, vers des étymologies fausses, de rappeler par exemple le *lucubrum* = *lucet in umbra* d'Isidore de Séville (ne valait-il pas mieux dans cet article réserver une place à *lūna* et à la distinction des deux *lustrare?*). On peut regretter que le passage du sens ancien au sens récent, qui constitue en somme l'étymologie immédiate, ne soit pas toujours indiqué avec précision ou avec certitude (cf. les articles *putare*, (*de*)*siderare*, *laetus*, *felix*, *femina*...); on regrettera surtout que l'auteur n'ait pas saisi l'occasion de restituer enfin leur vrai sens

à des mots que tous les dictionnaires s'obstinent à affubler d'une traduction conventionnelle : *dare* = mettre, produire, et non nécessairement donner; *currere* = se déplacer (en parlant d'êtres inanimés) et non nécessairement courir; *fraus* = la malveillance, et non nécessairement la fraude; *frons* = la face (d'où le « front » qui ne rougit jamais)... Pour ces mots et beaucoup d'autres l'habitude s'est conservée, depuis les écoles du moyen âge, d'énoncer mécaniquement et sans réflexion une sorte de « traduction de dictionnaire » qu'il faut corriger chaque fois qu'on prend le mot dans son contexte; nous vivons, en ce qui concerne la traduction, sur des habitudes séculaires, qui datent d'un temps où l'on avait affaire á la langue de l'Église ou à celle des humanistes, mais qu'il faut réviser si l'on veut comprendre le latin des classiques. Espérons que le livre de M. Clédat, surtout après qu'une seconde édition se sera enrichie des suggestions que l'auteur sollicite lui-même, fera beaucoup pour corriger en ce sens les habitudes de traduction. Et surtout ne lui demandons pas d'être ce qu'il ne prétend pas; il n'a voulu que réaliser un guide scolaire; à d'autres, par exemple au Dictionnaire que prépare M. A. Ernout, le soin de fixer nos connaissances en ce qui concerne l'étymologie et l'histoire des mots.

Je ne dirai qu'un mot de la

Grammatica della lingua latina ad uso delle scuole italiane de F. Ramorino,

qui vient de paraître en quatrième édition (Florence, Perrella, 1924).

Ce livre a plus d'une originalité. D'abord, ce qui est au reste d'une méthode contestable, il part de l'italien, du connu, pour aller à l'inconnu, au latin : l'avantage est de ne pas dérouter l'élève, l'inconvénient est de lui faire croire à un parallélisme qui n'est que superficiel. Ensuite, et là-dessus il n'y a qu'à le louer, l'auteur considère que l'élément essentiel de la langue est la phrase, et non le mot, que les formes et les emplois et les sens du mot ne se comprennent et ne s'expliquent que par la considération de la phrase, ce qui conduit à commencer tout de suite la grammaire par la syntaxe. Enfin, le manuel se présente comme un livre à lire et non pas comme un recueil de règles à apprendre par cœur; les explications y abondent, encadrant, préparant, commentant les exemples; d'où un aspect moins rébarbatif que celui de la plupart des grammaires de classe, véritables codes à articles numérotés.

Qu'il me suffise d'indiquer ici ces généralités, sans passer à l'examen du détail[1], puisqu'il s'agit d'un manuel étranger, adapté à un enseignement et à des programmes notablement différents des nôtres.

1. Qu'il me soit permis seulement de relever, ici encore, la survivance obstinée de la prononciation traditionnelle, qui conduit à écrire une inconséquence telle que : « *æ* et *œ* sont des *diphtongues*, et se *prononcent e* »!

L'auteur a composé, parallèlement à sa Grammaire, deux livres d'*Exercices*, et il complète ce petit cycle d'enseignement par un manuel assez original :

Della corretta latinità, ad uso dei licei e delle scuole universitarie (Florence, Perrella, 1921, 365 pages).

Rien à dire de la seconde partie, qui comprend d'une part un recueil de textes à traduire (thèmes et versions), d'autre part une sorte d'*Antibarbarus* alphabétique (avec pour point de départ tantôt le mot italien, tantôt le mot latin). La partie originale du livre est l'espèce de stylistique que constituent les quatre premiers chapitres : choix des mots et des expressions; ordre des mots; construction de la période; harmonie et rythme. Entendez stylistique normative plus que descriptive. Il s'agit d'apprendre aux élèves à écrire le « vrai latin ». A vrai dire, je ne sais pas bien pourquoi le « vrai latin » ce doit être le latin de César et de Cicéron, pourquoi on s'obstine à appeler « archaïque » le latin « ancien » et « décadent » le latin « récent »; l'idée d'une latinité d'or et d'une latinité d'argent me paraît une conception quasi légendaire de la langue; au lieu d'imposer aux élèves cette sorte de vénération mystique et irraisonnée pour un latin dit classique, ne suffirait-il pas de leur donner les raisons pratiques pour lesquelles on propose à leur imitation le latin d'une époque, et de telle époque en particulier? D'autant plus que définir historiquement ce latin, ce serait précisément en préparer la stylistique.

Sur ce point de la stylistique, il faut reconnaître pourtant que M. Ramorino s'est heureusement dégagé des préoccupations d'ordre esthétique qui faussent d'ordinaire toute étude du style. Je ne me permettrai que quelques observations : 1° il a si bien défini et décrit les principales caractéristiques du style latin (tendance au concret, à l'analytique, au périphrastique, au périodique) qu'il était presque inutile de recourir comme il le fait complaisamment aux anciennes explications par les figures et les tropes; 2° la partie la plus neuve de son exposé, qui regarde l'ordre des mots et le nombre oratoire, admet comme établies certaines règles de détail ou discutables ou controuvées; 3° le chapitre consacré à la distinction des genres est trop sommaire; 4° il manque à la théorie une considération essentielle, qui dispenserait de bien des explications aventureuses, celle des « groupes », des habitudes de langage qui font que l'emploi du mot, ses appartenances, ses attaches jouent dans la constitution de la langue un rôle plus considérable peut-être que sa qualité et sa signification mêmes.

Mais M. Ramorino n'a pas voulu écrire une stylistique qui renouvelle le sujet. En attendant cette stylistique-là, les élèves que M. Ramorino voudrait former à bien *écrire* le latin trouveront certainement dans son livre les moyens de le mieux *comprendre*.

L. Bayard, *Grammaire latine à l'usage des classes*, 2e édition. Paris, Beauchesne, 1920, 248 pages.

— *Exercices latins avec lexiques et illustrations*[1] *à l'usage des premières classes*. Ibid., 1920, 138 pages.

Je ne trouve que du bien à dire de ces deux petits livres. La grammaire s'inspire de principes excellents : l'exemple avant la règle, la la phrase avec le mot, l'explication, quand c'est possible, à côté du fait, et la traduction venant au secours de l'explication. Une disposition heureuse est celle qui a permis de réaliser une « Grammaire simple et complète » sans encombrement, en réservant pour un Supplément les cas particuliers et les difficultés. On devine, à travers l'exposé simplifié du pédagogue, la science d'un latiniste averti. Je me permettrai cependant, puisque aussi bien l'ordre des mots est une de mes marottes, de signaler à l'auteur que la plupart des règles énoncées p. 215-216 sont à réviser. On lui saura gré, lui qui s'est fait une spécialité de l'étude du rythme oratoire, d'avoir limité à l'essentiel et au certain ce qu'il en dit p. 217-218. Je ne garantis pas que dans le détail il n'y ait des explications à reprendre et à préciser : construction de *interest*, valeur de *num*, analyse de *scilicet*... Plus d'une fois la concision de l'explication historique et linguistique touche à l'inexactitude ou du moins à l'obscurité (cf., par exemple, p. 45, sur la répartition des formes en *-i-* et en *-e-* du relatif-interrogatif). Je me demande si une leçon initiale de phonétique élémentaire n'aurait pas suffi à éclairer plus d'une explication qui pourra apparaître aux élèves mystérieuse ou arbitraire.

A. Delplanque et E. Dimnet, *Latine de Romanis*. Paris, de Gigord, 1924, 250 pages.

Je ne crois pas aux *De uiris*, d'abord parce que nous avons assez de textes latins authentiques, dans tous les genres, pour nous dispenser d'en fabriquer qui ne les vaudront pas, ensuite parce que de tels livres, composés pour les enfants, rabaissent le latin à leur niveau, et, sous prétexte de le rendre à la fois praticable et profitable, risquent de le faire faux et enfantin. Si les débutants sont trop jeunes pour apprendre le vrai latin, qu'on attende pour le leur enseigner qu'ils aient pris de l'âge, qu'ils soient « ueri capaces ». J'en veux trop à l'excellent vieux *De viris* de mon enfance de m'avoir, pour des années, déformé l'image du latin et l'image de Rome.

Ceci dit, je suis à l'aise pour reconnaître le mérite du livre de MM. Delplanque et Dimnet. Ils ont eu l'heureuse idée de composer un ouvrage qui apprenne aux enfants, en même temps que la langue, l'histoire, la vie, les mœurs, qui « modernise le *De viris* en évitant ses fables enfan-

1. Si maigres, les illustrations, qu'il ne valait guère la peine d'en parler.

tines, sa prédilection pour le militaire et son morcellement ». Les conseils qui précèdent le texte sont excellents, l'ouvrage est agréablement parsemé d'illustrations; mais toute l'ingéniosité des auteurs ne leur a pas permis d'éviter les défauts du genre, qui proviennent surtout du désir d'écrire une langue « aussi proche du français qu'il était possible ».

Il serait injuste de ne pas rendre hommage à l'érudition répandue à travers tout l'ouvrage, qui fait de ce manuel une petite encyclopédie; on regrettera seulement qu'elle soit empruntée d'ordinaire à des ouvrages de seconde main et n'ait pas pu être contrôlée sur des travaux de spécialistes.

III. — Ouvrages sur l'histoire de la langue.

P. Savj-Lopez, *Le origine neolatine.* Milano, Hoepli, 1920, xiv et 406 pages in-16. Prix : 10 lires.

Je me borne à signaler pour mémoire cet ouvrage, attendu que la publication en remonte à 1920, la préface (de celui qui en a assuré la rédaction finale, M. P. E. Guarnero) à 1917, et le manuscrit original de l'auteur, mort depuis, à 1916. Mais il est impossible de ne pas recommander à tous ceux qui ont à s'initier à la science du latin et à ceux qui ont la charge de l'enseignement ce charmant petit livre, qui a remplacé en Italie le manuel vieilli de E. Gorra, *Lingue neolatine.* L'énoncé des chapitres suffira à indiquer ce qu'on peut attendre de l'ouvrage : la Romania; la Conquête; le Latin; les Variétés néo-latines; Traces préromanes et influences étrangères; les Langues littéraires. En ce qui concerne la période latine (je me récuse pour la période romane), aucune question essentielle n'est esquivée, les faits sont présentés et interprétés, comme il convient, avec la préoccupation de l'évolution ultérieure de la langue; chaque chapitre est accompagné d'une bibliographie raisonnée, que complètent à l'occasion des notes de bas de page.

Bref, l'ouvrage serait un guide indispensable à tout historien du latin récent, si en France aussi nous n'avions l'excellent manuel de

E. Bourciez, *Éléments de linguistique romane,*

qui vient de paraître en deuxième édition refondue et complétée (Paris, Klincksieck, 1923, xxiii et 722 pages in-8°).

Je ne rappellerai pas ce qu'est cet ouvrage, dont la première édition a suscité tant de comptes-rendus élogieux, mais j'attirerai une fois de plus l'attention sur la première partie (le latin : les conditions historiques, les sons du latin, les mots latins, les formes latines, la phrase latine), que l'auteur a conçue comme la préparation indispensable et la clef même de l'ouvrage. Cette partie est restée essentiellement ce qu'elle était dans la première édition. On n'y cherchera pas des vues nouvelles

sur l'histoire du latin ancien, mais on y trouvera, coordonnés, systématisés, interprétés selon la distinction de la langue parlée et de la langue littéraire, la plupart des enseignements admis aujourd'hui sans conteste. On pourra regretter dans la bibliographie des omissions d'ouvrages essentiels, même élémentaires, comme celui de Savj-Lopez, signalé ci-dessus, et dans la partie d'exposition certaines lacunes : la théorie de la phrase, si importante quand il s'agit de passer d'un type linguistique à un autre, est à peine amorcée (on trouvera dans la Préface une description, non une caractérisation de la phrase); les questions d'ordre des mots, si étroitement liées à la théorie de la phrase, sont également négligées (§§ 107 *b* et 235); la définition du latin vulgaire, ou plutôt des formes diverses de langage qu'on range sous ce nom, n'est pas assez poussée en ce qui concerne la période ancienne; des faits acquis ou des problèmes soulevés depuis la première édition sont passés sous silence; certaines interprétations sont sujettes à révision (dans le texte si important de Quintilien, cité par. 34, *extremas syllabas* signifie bien « la syllabe finale », mais *priorum* désigne « les syllabes précédentes » et non l'initiale, ce qui change toute la théorie). Mais ce sont légers défauts dans une œuvre où l'étudiant trouvera, sous une forme claire et séduisante, non seulement toute l'histoire de la dérivation romane et des antécédents latins, mais encore l'essentiel de la linguistique latine, sans parler d'une fort agréable introduction à la science générale du langage. C'est le type du livre « complet », qui, partant de rien, offre à son lecteur toutes les initiations qu'il faut pour suivre le latin dans ses métamorphoses.

On n'attendra pas tant, en dépit d'un titre fort suggestif, d'un autre manuel récent sur l'histoire du latin que l'Angleterre nous envoie :

R. S. Conway, *The making of latin*. London, Murray, 1923, VIII et 146 pages.

Ce titre ne fait guère prévoir les promesses du sous-titre : « An introduction to latin, greek and english etymology », qui, à son tour, ne répond guère au programme tracé dans la première phrase de l'Introduction : « L'auteur se propose d'expliquer les principes de la science du langage et d'indiquer les principaux résultats auxquels ils conduisent en ce qui concerne l'étude du latin ». L'insistance qu'on m'a vu mettre à réclamer l'application de la linguistique à l'enseignement me dispense de justifier ici à nouveau une telle initiative. D'autre part, l'empressement avec lequel j'ai souvent recommandé les vulgarisations, j'entends celles des compétents et non des vulgarisateurs de profession, me dispense également d'insister sur le mérite d'un savant qui ne partage pas « la mauvaise volonté des spécialistes à instruire de leur science les non-spécialistes » (Préface, p. v).

Si j'osais faire une critique à M. Conway, ce serait d'avoir trop res-

treint et trop simplifié les questions. Ses titres disent trop ou trop peu. On n'aperçoit guère une suite dans le sommaire des premiers chapitres : 1° The key of the riddle (il s'agit en réalité de l'étymologie); 2° What is speech (il ne s'agit que d'une classification des phonèmes); 3° Some prehistoric changes; 4° The sounds and accent of Cicero's latin; 5° The early behaviour of the latin accent (il s'agit dans ces trois chapitres presque uniquement de l'accent, c'est-à-dire de la matière la plus difficile à traiter et, du moins à une certaine époque, la moins importante; j'ai peur qu'après la lecture de ces trois chapitres l'élève n'ait une impression de sécurité et de savoir définitif que la plupart des latinistes sont loin de partager).

La seconde partie est mieux ordonnée : on y trouvera l'essentiel d'une phonétique et d'une morphologie historiques du latin, ou plutôt un choix de faits et d'explications essentielles. L'information est celle qu'on peut attendre d'un comparatiste qui s'est spécialisé dans l'étude des dialectes italiques. La théorie prête davantage à la critique; souvent inspirée de doctrines personnelles à l'auteur, comme il le reconnaît lui-même dans la Préface (p. VII), elle procède par affirmations dans maint cas où le doute est permis : explication de l'infinitif passif en *-ier* (p. 123), origine des noms masculins en *-a* (p. 89); les étymologies surtout, qui constituent en somme l'élément essentiel annoncé dans le sous-titre, inspireront des doutes : cf. celles de *ratis*, de *cauda* (p. 89), de *plostrum* (p. 56), de *purgare* (p. VI), etc.

L'étudiant pensera sans doute apprendre dans ce livre, selon la promesse du titre, comment le latin s'est fait; mais, s'il y trouve expliquée la structure linguistique de la langue, l'élaboration historique du latin lui demeurera mystérieuse; l'ouvrage n'est historique que dans la mesure où la grammaire comparée est de l'histoire.

Enfin, autant on est reconnaissant de trouver en fin du volume des « Index rerum et nominum » fort soignés, autant on déplorera l'absence des notes bibliographiques qui sont inséparables de tout manuel scolaire.

J. MAROUZEAU.